

Objet d'étude : Les Expressions de la sensibilité

Question : Existe-t-il une sensibilité universelle ?

Thème : Le baiser

Corpus inaugural :

Photographies de Doisneau, 1950-



Robert Doisneau
Le bouquet de bijoux. Paris 1950



Baiser de l'Hôtel de Ville

Texte littéraire : Prévert, «Le Jardin », *Paroles*, 1942.

Des milliers et des milliers d'années
Ne sauraient suffire
Pour dire
La petite seconde d'éternité
Où tu m'as embrassé
Où je t'ai embrassée
Un matin dans la lumière de l'hiver
Au parc Montsouris à Paris
À Paris
Sur la terre
La terre qui est un astre.

Le baiser : Interprétation littéraire :

Quand l'art révèle une sensibilité universelle du baiser.

Chez Doisneau, la sensibilité est double : celle du photographe qui surprend le baiser et celle des amoureux eux-mêmes qui expriment leur sentiment impulsivement avec ce geste inattendu en public. Mais ce qui est intéressant dans la 2^{ème} photographie, c'est le travail du cadrage de l'image avec ce flou environnant qui isole les amants du reste du monde, et en même temps, en fait une allégorie de l'amour et du baiser et tend ainsi à l'universalité que confère déjà le noir et blanc.

Chez Prévert, la dimension intemporelle du baiser dès le premier vers est signifiée, et en même temps la négation au 2^{ème} vers nous fait entrer dans sa dimension atemporelle, appuyée par l'oxymore au v.3. L'expression d'une sensibilité individuelle se trouve illustrée par l'échange du baiser visible par le chiasme aux v.5-6, impliquant le poète lui-même « je ». Les 4 derniers vers nous renvoient à l'universalité du baiser, qui, bien qu'ancré dans un instant daté « un matin », un temps donné « l'hiver », un lieu précis « Au parc Montsouris à Paris », s'achève sur cette élévation à dimension astrale.

Et que dire du titre ? « Le Jardin », qui ne peut que nous faire penser au jardin de l'âge d'or (Jardin d'Eden ou pas), le jardin des plaisirs, et donc un temps et un lieu primitifs où l'amour entre les êtres était des plus naturels.

Le rapprochement entre les photographies et le poème est assez facile à voir et à faire avec les élèves.

On peut proposer également aux élèves d'ouvrir le sujet sur une chanson, « Le Baiser » d'Alain Souchon (1999)... ou encore sur une autre œuvre artistique, « Le Baiser » de G. Klimt...

Texte Philosophique : Michel Henry, La Barbarie, 1987, Préface.

Pour la première fois sans doute dans l'histoire de l'humanité, Savoir et Culture divergent, au point de s'opposer dans un affrontement gigantesque - une lutte à mort - s'il est vrai que le triomphe du premier entraîne la disparition de la seconde. Une telle situation, aussi dramatique que mystérieuse, s'éclaire si l'on remonte à sa source, au tout début du dix-septième siècle, lorsque Galilée qui a découvert que la terre tourne autour du soleil, déclare que la connaissance antérieure à laquelle l'homme se confie est « fausse et illusoire ». Cette connaissance est la connaissance sensible qui nous fait croire que les choses ont des couleurs, des odeurs, des saveurs, qu'elles sont sonores, agréables ou désagréables. Bref que le monde est un monde sensible. Alors que l'univers réel est composé de corps matériels insensibles - étendus, doué de formes et de figures -, en sorte que son mode de connaissance n'est pas la sensibilité variable selon les individus et qui ne propose que des apparences, mais la connaissance rationnelle de ces figures et de ces formes : la géométrie. La connaissance géométrique de la nature matérielle - connaissance qu'il est possible (Descartes le montre sans tarder) de formuler mathématiquement - , tel est le nouveau savoir qui prend la place de tous les autres et les rejette dans l'insignifiance. (...) Ecarter de la réalité des objets leurs qualités sensibles, c'est éliminer du même coup notre sensibilité, l'ensemble de nos impressions, de nos émotions, de nos désirs et de nos passions, de nos pensées, bref notre subjectivité tout entière qui fait la substance de notre vie. C'est donc cette vie telle qu'elle s'éprouve en nous dans sa phénoménalité incontestable, cette vie qui fait de nous des vivants, qui se trouve dépouillée de toute réalité véritable, réduite à une apparence. Le baiser qu'échangent les amants n'est qu'un bombardement de particules microphysiques.

Le baiser : Interprétation philosophique :

Quand la science moderne congédie l'universalité de la sensibilité d'un baiser.

Quel étrange sentiment devant cette photo de Doisneau : « Le baiser de l'hôtel de ville ». Surtout à l'époque où les gestes-barrière sont de mise. Saisi physiquement en effet, qu'est-ce que le baiser des amants sinon un contact de deux corps, un échange de sécrétions salivaires, « un bombardement de particules microphysiques. » ? Cette façon de saisir le réel - et le baiser - par le scientifique peut être interprétée tout autant comme une recherche d'objectivité factuelle à laquelle la science nous convie qu'une entreprise de réduction ou d'appauvrissement du monde. C'est cette dernière hypothèse que le phénoménologue HENRY entend défendre dans *La barbarie*. Prétendre en effet que la sensibilité subjective et « variable selon les individus » est un obstacle à la saisie de la vérité (scientifique) découle en vérité d'un postulat voire d'un préjugé qui traverse toute la tradition philosophique et scientifique. Ce moment de rupture entre le Savoir (réduit à la science moderne) et la Culture (où la vie s'exprime dans sa richesse sensible), Henry l'associe aux travaux de Galilée, à cette révolution épistémologique que l'auteur définit comme « barbarie ». La sensibilité (qui nous fait voir le soleil se mouvoir) devient alors suspecte, refoulée dans la logique de l'apparence, de l'erreur, de l'errance. Abstraire, en définitive - ce qui est l'apanage de la science moderne - c'est « éliminer du même coup notre sensibilité, l'ensemble de nos impressions, de nos émotions, de nos désirs et de nos passions, de nos pensées, bref notre subjectivité tout entière qui fait (pourtant) la substance de notre vie ». Tel est ce baiser volé, volé de ce qui fait pourtant de lui l'expression d'« une sphère d'immanence absolue dans laquelle nous sommes en permanence immergés et avec laquelle nous coïncidons » (Henry, *C'est moi la vérité*)